

eux un troupeau de chèvres, s'approchaient peu à peu de l'arbre sous lequel elle reposait.

En les voyant déboucher sur la route, Perpétua, les hélant, leur cria : « Holà ! petits, si vous avez de l'eau dans vos gourdes, venez par ici, car je meurs de soif. »

A cet appel, un des bergers, devant les deux autres, s'approcha et tendant à la voyageuse sa gourde pleine : « Prends, lui dit-il ; tu peux la vider, j'en irai chercher d'autre à la rivière. »

Aux traits du visage de ce petit nègre, à l'accent de sa voix, Perpétua tressaillit : « Mon Dieu, murmura-t-elle intérieurement, comme il lui ressemble ! » Et tenant toujours la gourde dans sa main, maintenant tremblante, elle oubliait de boire.

Le berger, de son côté, tenait les yeux fixés sur l'étrangère, et soudain, les larmes se mirent à couler. « Qu'as-tu à pleurer, lui demanda Perpétua, en prenant affectueusement la main du petit ?... »

— Je ne sais pourquoi je pleure, répond celui-ci ; mais je n'ai jamais vu de femme ressemblant à ma mère autant que toi.

— Et comment s'appelait ta mère ?

— Alikinza...

— Et tu t'appelles Kapéré ?

— Oui, c'est moi Kapéré.

— Et c'est moi ta mère, Alikinza... Et le bonheur de l'un et de l'autre se traduisit par un torrent de chaudes larmes. Remise de son émotion, la mère demanda à son fils : « Kapéré, es-tu baptisé ? »

— Non.

— Sais-tu prier au moins ?

— Oui, je sais par cœur toutes les prières.

— Eh bien, mettons-nous à genoux, mon enfant, et récitons une dizaine de chapelet, pour remercier la Sainte Vierge qui nous a rendus l'un à l'autre ».

Le soir même, Perpétua se présenta devant le maître dont Kapéré était depuis sept ans l'esclave, et déclinant son titre de mère, demanda à emmener son enfant. Mais la pauvre mère se heurta à un brutal refus et, traitée de menteuse et chassée comme folle, elle dut se retirer sans avoir pu revoir Kapéré